

Sidonie Kellerer

Reinhart Koselleck (1923–2006).

— L’esprit de la défaite.

Reinhart Koselleck est considéré comme un des plus éminents historiens allemands. En avril 2023, à l’occasion de son centenaire l’historien, la *Süddeutsche Zeitung* le qualifia de « Diderot allemand ». ¹ C’est une formule étonnante étant donné le caractère violemment anti-Lumières de son premier livre publié en 1959: *Kritik und Krise*. Dans la contribution suivante je propose de rendre compte des principaux aspects de la généalogie et de l’histoire de la réception de cet ouvrage qui est à l’origine de la réputation internationale de Koselleck. ²

Mots-clefs — Théorie de l’histoire, Aufklärung, critique, complotisme, Franc-maçonnerie, national-socialisme, Heidegger, Carl Schmitt.

Reinhart Koselleck qui, le 23 avril de cette année, aurait eu 100 ans, figure parmi les historiens allemands les plus réputés du 20^{ème} siècle. Il doit sa célébrité en particulier aux *Concepts historiques fondamentaux*, dictionnaire en huit volumes dont il fut l’initiateur, le co-directeur et le co-auteur. Il doit également sa réputation à des ouvrages tels que *Kritik und Krise* (1959), publié en France en 1979 sous le titre *Le règne de la critique* ainsi que *Vergangene Zukunft*, publié en France en 1990 sous le titre *Le futur passé*.

Koselleck est sans conteste l’historien le plus théoricien du siècle passé. Ce fut la perspective d’occuper la chaire universitaire de ‘théorie de l’histoire’ à l’Université de Bielefeld – la seule chaire en son genre qui existât en Allemagne de l’Ouest à cette époque – qui le fit renoncer à la chaire d’histoire contemporaine dont il était chargée à Heidelberg depuis 1968. Lorsqu’en 1990, deux ans après son éméritat, le prix du Collège

¹ Seibt, G. (2023), Reinhart Koselleck zum 100. Geburtstag. Unzynische Nüchternheit, in: *Süddeutsche Zeitung*, 21.04.2023.

² Ce texte fut publié le 21.04.2023 dans *Philosophie Magazin* (Allemagne).

URL: <https://www.philomag.de/artikel/kosellecks-latenzzeit>

d'histoire³ lui fut décerné, l'historien Rudolf Vierhaus souligna dans son discours de félicitations que Koselleck avait “considérablement déterminé le niveau théorique et méthodologique des sciences historiques allemandes”.⁴ Koselleck est considéré comme le théoricien de l'histoire qui, à partir de son expérience de la Seconde Guerre mondiale, s'est penché sur les questions fondamentales de l'histoire.

Son adhésion aux jeunesses hitlériennes, en 1934, fait partie de cette expérience. Koselleck avait alors onze ans et l'adhésion à cette organisation nazie était encore volontaire : en 1934 la *Jugenddienstpflicht*, le service obligatoire de la jeunesse, n'existait pas encore ; il ne fut mis en place qu'à partir de fin 1936. Adolescent, il adhéra à la section équestre des jeunesses hitlériennes. “It was a very nice time for me”, se souviendra-t-il en 1998 dans un entretien accordé à l'historien américain Eric Johnson : “I started to jump with my horse and to fence and shoot pistols, and swim and run through the countryside”.⁵ En avril 1941, alors qu'il venait d'avoir 18 ans, il se porta volontaire dans la *Wehrmacht*. Au terme d'une formation de base de trois mois, il devint artilleur de la 6^{ème} armée et participa à ce titre à la guerre d'extermination menée contre l'Union soviétique. Mis à part les quelques souvenirs et réflexions livrés par Koselleck lui-même, très peu de choses sont, à ce jour, connues de cette période de sa vie. Fin juin 1942, durant l'avancée vers Stalingrad, un obusier lui écrasa les pieds, si bien qu'il fut inapte au combat pendant six mois. Il passa quelques mois à l'hôpital de la ville saxonne d'Arnsdorf : dans le cadre de l'*Aktion T4* – l'entreprise nazie d'extermination des handicapés physiques et mentaux – l'hôpital psychiatrique d'Arnsdorf était devenu, depuis 1940, l'institution de transfert pour les convois vers les lieux de mise à mort, si bien que des milliers de lits furent libérés et qu'un hôpital militaire de réserve y fut mis en place. Koselleck ne savait probablement pas que sa tante maternelle, nommée Erika Marchand, qui était atteinte de schizophrénie, avait été gazée deux ans auparavant, le 3 septembre 1940, au centre

³ Appelé aussi *Deutscher Historikerpreis*.

⁴ Vierhaus, R. (1990), *Laudatio auf Reinhart Koselleck*, in: *Historische Zeitschrift*, 251, 529–538, ici: p. 530.

⁵ *Recollections of the Third Reich*. Interview with Reinhart Koselleck, 08.12.1998.

URL: <https://nias.knaw.nl/insights/recollections-of-the-third-reich/>

d'extermination de Pirna Sonnenstein, à une vingtaine de kilomètres seulement de l'hôpital d'Arnsdorf où donc Koselleck se rétablissait à l'été 1942.

À partir de l'automne 1942, Koselleck se trouvait à l'hôpital militaire de Boleslawiec en Pologne, puis il passa, à partir de la mi-janvier 1943, quelques semaines à l'hôpital de Hohenlychen dans le Brandebourg, dont il sortit en mars, rétabli de sa blessure. Il fut alors affecté à la défense aérienne, d'abord à Munich, puis, à partir de l'automne à Paris. Au début de l'année 1944, il était stationné à Haguenau près de Strasbourg. Fin avril, il se retrouva non loin de là à Ötigheim. Jusqu'au bout Koselleck appela le *Endsieg* de ses vœux. Le 25 août 1944, il écrivit à son père, Arno Koselleck : « c'est une bonne nouvelle que la guerre totale soit enfin menée, bien que cela intervienne tout de même un peu tard ». ⁶ À partir de mars 1945 il fut intégré à l'infanterie et envoyé dans le Protectorat de Bohême-Moravie. Le 1^{er} mai 1945 il fut fait prisonnier à Oderberg. Une semaine plus tard, le 8 mai, on l'envoya déblayer le camp d'Auschwitz. Ensuite, il fut interné jusqu'à l'automne 1946 dans le camp de prisonnier de Karaganda au Kazakhstan qu'il eut la chance, grâce à ses contacts, de pouvoir quitter au terme de quinze mois, donc nettement plus tôt que la plupart de ses codétenus.

En 1947, à l'âge de 24 ans, il s'inscrivit à l'université de Heidelberg où il se mit à étudier l'histoire, la philosophie, la sociologie et le droit constitutionnel. Le département de philosophie de l'Université de Heidelberg était alors le département le plus heideggérien de toute l'Allemagne. Depuis l'été 1949, Hans-Georg Gadamer, l'élève le plus proche de Heidegger, y enseignait. Avec Gerhard Krüger et Franz-Joseph Brecht, les étudiants en philosophie de Heidelberg avaient en face d'eux deux autres professeurs qui s'inscrivaient dans l'héritage de la pensée de Heidegger.

Son exemplaire personnel d'*Être et temps* témoigne de l'intensité avec laquelle Koselleck se plongea alors dans la pensée de Heidegger. Chacune des plus de 400 pages du livre est

⁶ Le fonds Reinhart Koselleck se trouve au *Deutsches Literaturarchiv* (DLA) à Marbach am Neckar. Numéro d'accès à la correspondance : HS.2022.0051.

recouverte de surlignements multicolores, au crayon rouge, bleu et noir. Une demi douzaine d'autres textes de Heidegger marqués de surlignements et d'annotations ainsi que deux longs exposés témoignent également de l'énergie que Koselleck a déployée pour s'approprier cette pensée. Dans le curriculum vitae rédigé en 1953 en vue de l'obtention de son doctorat, il affirme avoir durant ses études « constamment gardé à l'esprit le sujet d'une ontologie de l'histoire ».⁷ C'est la vision heideggérienne *völkisch* de la finitude et de l'historicité qui fascina le jeune Koselleck et qui allait considérablement influencer les efforts qu'il déploya tout au long de sa vie pour définir une théorie de l'histoire.

Dans une lettre adressée à Carl Schmitt en janvier 1953, il explique avoir eu l'intention dans sa thèse de doctorat de définir une ontologie de l'histoire dont le pivot serait la finitude. Ce qui le préoccupe, écrivait-il en un langage tout heideggérien, ce sont les « structures d'être de notre historicité ».⁸ Dans une lettre envoyée, depuis Bristol, en novembre 1953 à Johannes Kühn, qui était son parrain et son directeur de thèse, il s'expliquait de nouveau au sujet des objectifs poursuivis dans sa thèse : il lui importait, écrivait-il, de s'interroger « en termes kantien » sur les conditions de possibilité de l'histoire.⁹ Qu'entend Koselleck par « structures d'être de notre historicité » ? Tout d'abord, les « rapports de domination » qui ne sauraient jamais être dépassés une fois pour toute. Il serait utopique, selon lui, de vouloir les nier. Deuxièmement, la « possibilité toujours présente de se trouver face à un ennemi », ce qui, ajoute-t-il, « ne veut pas dire pour autant que l'on est 'belliqueux' ou 'militariste' » ; troisièmement, la problématique du « caractère générationnel de l'existence humaine » ; enfin, la « finitude de la surface terrestre », c'est-à-dire le fait que l'espace physiquement disponible se réduise à mesure que la population mondiale augmente.

Le travail de doctorat, au sujet duquel il s'expliquait en ces termes, fut soutenu en juin

⁷ Le CV se trouve au Universitätsarchiv Heidelberg.

⁸ Reinhart Koselleck, Carl Schmitt. *Der Briefwechsel*. 1953–1983, Frankfurt a.M.: Suhrkamp, 2019, p. 12.

⁹ Fonds Koselleck, DLA. Numéro d'accès: HS.2022.0051

1954. C'est dans un texte de Carl Schmitt qu'il avait trouvé l'opposition conceptuelle qu'il choisit comme titre pour son mémoire de thèse : « Critique et crise. Une étude sur la fonction politique de la vision dualiste du monde au XVIII^e siècle ». Les examinateurs des épreuves orales étaient Johannes Kühn pour la matière principale Histoire, Hans-Georg Gadamer et Ernst Forsthoff pour les matières secondaires Philosophie et Droit constitutionnel.

Dans la lettre qu'il avait adressée à Carl Schmitt au tournant de l'année 1953/54, il répondait à l'« objection » qu'avait formulée Schmitt, à savoir : le fait que « j'ai trop divulgué et j'ai été trop imprudent dans la rédaction » du mémoire de qualification. Il reconnaît porter en lui « encore quelque chose de cette insistance immature » qui conduit à « dire ce que l'on sait ». Or, admet-il, il est, aujourd'hui, imprudent d'agir ainsi. Et d'ajouter : « La capacité à se restreindre témoigne aujourd'hui d'un savoir supérieur, non pas pour des raisons méthodologiques, mais pour des raisons politiques ».¹⁰ C'est sous une forme considérablement remaniée qu'il publia, en 1959, avec le soutien de Werner Conze, son mémoire de thèse aux éditions Karl Alber, une maison d'édition de renom spécialisée en philosophie. Koselleck y supprima notamment les références explicites à Heidegger, mais aussi au philosophe archi-conservateur Juan Donoso Cortés, auquel Carl Schmitt vouait une grande admiration. Il n'en demeure pas moins que leur pensée détermine l'ouvrage de Koselleck.

Peu de temps après la publication de cet ouvrage, Carl Schmitt fit paraître une brève recension qu'il avait rédigée d'un commun accord avec Koselleck, dans laquelle il crédite *Le règne de la critique* d'être une « Aufklärung d'un degré supérieur ».¹¹ Cette caractérisation trompeuse marqua longuement les esprits ainsi qu'en témoignent les propos du théologien Friedrich Wilhelm Graf, publiés en novembre 1999, à l'occasion de la remise du prix Sigmund Freud à Koselleck, dans la *Frankfurter Allgemeine Zeitung* : la formule de

¹⁰ Koselleck, R., Schmitt, C., (2019), *Der Briefwechsel*. 1953–1983, Frankfurt a. M., p. 38.

¹¹ Schmitt, C. (1959), Recension de *Kritik und Krise*, in: *Das Historisch-politische Buch*, VII, 301–302. La formulation employée par Schmitt est : « Aufklärung potenzierten Grades ».

Schmitt d'une « Aufklärung nouvelle et plus radicale » touche du doigt, assure Graf, « une intention centrale de l'historiographie de Reinhart Koselleck ». ¹²

En réalité *Le règne de la critique* n'est nullement un écrit des Lumières. Il s'agit, au contraire, d'une polémique féroce contre la notion de critique telle qu'elle fut conçue à l'époque des Lumières, une polémique qui ne manque pas, du reste, d'évoquer les théories du complot. La pensée des Lumières est décrite comme une idéologie abstraite, dépourvue de racines, bref une idéologie utopique, guidée par l'idée illusoire d'« un avenir meilleur » et d'un progrès possible de l'humanité. Koselleck vise à disqualifier la critique des Lumières et du même coup la « philosophie de l'histoire » qu'il lui associe. Il affirme que cette philosophie de l'histoire constitue un acte de violence politique indirecte dont la fonction essentielle serait de détruire l'ordre politique. L'« intellectuel bourgeois » est désigné comme l'acteur le plus visible de cette violence indirecte. Koselleck au fond fait de cet intellectuel un idiot utile présenté comme inconscient des tenants et des aboutissants de ses actes, tandis que les « maçons cosmopolites », ¹³ eux, auraient eu recours « à dessein » ¹⁴ au secret et au silence de manière, donc de manière avisée et sournoise, afin de « saper l'État de l'intérieur » et de le dissoudre : « Le secret des loges brise le pouvoir de l'État ». ¹⁵ Dans le tableau anti-Lumières que Koselleck dresse dans *Le règne de la critique*, c'est en particulier Jean-Jacques Rousseau, qui, du fait de sa « simplicité d'esprit », ¹⁶ apparaît comme exécuteur malgré lui des plans de l'« Internationale maçonnique ». ¹⁷ Rousseau aurait donc préparé le terrain au totalitarisme, mais du fait de son inconscience il apparaît au fond comme un complice innocent des francs-maçons.

¹² Graf, F. W. (1999), Die Macht des Schicksals entschuldigt gar nichts, in: Frankfurter Allgemeine Zeitung, 01.11.1999, p. 54.

¹³ Koselleck, R., (1979), *Le règne de la critique*, trad. par Hans Hildenbrand, Paris, p. 71.

¹⁴ Ibid., p. 57.

¹⁵ Ibid., p. 67. [ma traduction – SK].

¹⁶ Ibid., p. 135. [ma traduction – SK].

¹⁷ Ibid., p. 111.

Il n'est guère surprenant que dans son rapport de thèse, Johannes Kühn ne se soit pas attardé sur le rôle central des francs-maçons dans la structure argumentative du livre de Koselleck. Kühn, en effet, était antisémite. Dans une lettre adressée au poète Fedor Stepun à la fin de l'année 1940, on peut lire : « dans l'ensemble, je ne dois cependant pas considérer la prise en main énergique de la question juive comme erronée, mais au contraire comme nécessaire [...] En vérité, l'aversion moderne pour notre traitement des juifs n'est pas du tout une réaction uniquement chrétienne [...] Cette aversion est plutôt humaniste, et sur ce point, et bien, il va falloir que l'humanisme ajuste ses conceptions ». ¹⁸ Kühn fut l'un des amis les plus proches de la famille Koselleck. Reinhart Koselleck le connaissait depuis qu'il était enfant. En 2004, il dira de lui que ce fut un homme « d'une tolérance exceptionnelle » ¹⁹ alors même que Koselleck connaissait la lettre de Kühn à Stepun depuis 1989.

En revanche, le fait que ni Karl Löwith dans son rapport (1954) ni les diverses recensions qui parurent à la suite de la publication du *Règne de la critique* en 1959 n'évoquent le rôle de l'« Internationale maçonnique » dans ce livre ne laisse pas de surprendre dans la mesure où, à l'époque, les tirades d'Alfred Rosenberg et d'Adolf Hitler contre l'« humanitarisme de la franc-maçonnerie » et contre le prétendu « empoisonnement international du monde » à cause de l'« emprise judéo-maçonnique » étaient encore présentes dans les esprits.

En 1959, les éditions Alber imprimèrent mille exemplaires du *Règne de la critique*. Le livre ne se vendit pas bien. Sept ans plus tard, en 1966, il restait encore une centaine d'exemplaires dans le stock de la maison d'édition. L'édition espagnole du livre, publiée en 1965 par Rialp, la maison d'édition de l'Opus Dei, se vendit beaucoup moins bien encore. En 1968, la maison d'édition informa Alber qu'elle n'avait vendu guère plus que

¹⁸ Cette correspondance se trouve dans le fonds Koselleck, DLA, Marbach / Neckar. Numéro d'accès : HS.2022.0051

¹⁹ Koselleck, R. (2006), Dankrede am 23. November 2004, in: Weinfurter, S. (éd.), Reinhart Koselleck (1923–2006). Reden zum 50. Jahrestag seiner Promotion, Heidelberg, pp. 33–60, ici p. 50.

28 exemplaires. Ce n'est que la réédition du livre chez la maison d'édition Suhrkamp, en 1973, qui marqua le début d'un grand succès.

En janvier 1965, Suhrkamp proposa à Koselleck d'éditer un volume consacré au philosophe français du début des Lumières Pierre Bayle dans la collection 'Theorie' coéditée par Jürgen Habermas : « Nous espérons que vous nous fournirez une sélection d'articles critiques du Dictionnaire de Bayle ».²⁰ Cette proposition avait quelque chose d'incongru dans la mesure où Koselleck dans le *Règne de la critique* campe Bayle en responsable de la crise. Quoiqu'il en soit, Koselleck se dit « en principe disposé » à se charger de cette édition, mais « pas avant trois ans ». Finalement il n'en fut rien. Au lieu de cela, Koselleck proposa à la maison d'édition de rééditer son travail de thèse. En juin 1965, le directeur de la maison d'édition Suhrkamp, Siegfried Unseld, lui écrivit : « Si les droits devaient un jour se libérer en raison par exemple d'un épuisement des stocks, et si alors vous vouliez nous confier votre livre, n'hésitez pas à me le faire savoir. Je ferai mon possible pour que votre ouvrage connaisse un nouvel écho ».

En 1973, Suhrkamp réédita le livre dans la toute nouvelle collection 'suhrkamp taschenbücher wissenschaft', dont l'objectif général était de « fournir une orientation scientifique » au grand public. Cette nouvelle collection connut immédiatement un grand succès commercial. À la fin de l'année, 39 volumes avaient parus ; *Le règne de la critique* devint le numéro 36 avec un tirage de 10.000 exemplaires. À cette occasion Koselleck modifia la quatrième de couverture. Désormais on y lisait la présentation suivante : Une « Aufklärung d'un degré supérieur éclaire les arcanes et les secrets, les distinctions et les recoins de la violence la plus indirecte ». La violence la plus indirecte dans *Kritik und Krise*, c'est « l'Internationale maçonnique ». Mais cela, le texte de la couverture ne le dit pas. Ce qu'elle ne dit pas non plus, c'est le nom de l'auteur de cette légende de « l'Aufklärung d'un degré supérieur », à savoir le juriste nazi Carl Schmitt.

²⁰ La correspondance se trouve dans le fonds Suhrkamp, DLA, Marbach/Neckar. Numéro d'accès : SU.2010.0002.

Le 16 avril 1974, la *Frankfurter Allgemeine Zeitung* publiait un compte-rendu détaillé du livre, rédigé par Günter Maschke, un adepte de Carl Schmitt. « Il est rare en sciences humaines de voir des thèses de doctorat devenir des classiques » ; or Koselleck y serait parvenu. Ses conclusions, assure Maschke, sont profondes : « Refuser la domination relève de l'utopie et conduit à l'idéologie et à la terreur ». Maschke qualifie le livre de « formidable » et conclut sur la nécessité de « problématiser les Lumières, au vu de ce que nous enseigne l'expérience de l'histoire, et en particulier l'optimisme propre aux Lumières concernant l'humanité et la raison ». Une semaine auparavant, dans un autre compte-rendu, Maschke avait fait sienne la conception selon laquelle « l'essence même de la connaissance historique [...] repose en fin de compte sur un acte de foi ».

Dans un article célèbre publié en 1975, Koselleck affirme que le « mérite scientifique » de Carl Schmitt reposerait sur le fait d'avoir, grâce à l'opposition conceptuelle ami/ennemi, mis à disposition une « catégorie de connaissance » qui permettrait de saisir le concept d'« humanité » tel que conçu par les Lumières pour ce qu'il est vraiment, à savoir une « structure de langage totalitaire », une « manipulation » recouverte d'un vernis moral.²¹

Une « Aufklärung d'un degré supérieur » qui remet en question l'Aufklärung avec sa foi obsessionnelle en l'humanité et la raison – n'est-ce pas là complètement détourner le sens des mots ? C'est un coup de force sémantique et une logique de l'inversion qui furent d'autant plus efficaces que la théorie koselleckienne de l'histoire est diffusée par Suhrkamp. Or la réputation de cette maison d'édition a beau être particulièrement progressiste, cela ne change rien au fait que c'est leurrer les lecteurs que de présenter Koselleck en « humaniste ».²²

²¹ Koselleck, R. (1979) [1975], *Zur historisch-politischen Semantik asymmetrischer Gegenbegriffe*, in: *Vergangene Zukunft. Zur Semantik geschichtlicher Zeiten*, Frankfurt am Main, 211-259, p. 259.

²² Voir la couverture de Koselleck, R. (2023), *Geronnene Lava. Texte zu politischem Totenkult und Erinnerung*, Frankfurt a.M.

Le centenaire de Koselleck pourrait être l'occasion de discuter des implications de l'histoire conceptuelle telle que la conçoit Koselleck. Car ce qu'il appelle les « luttes sémantiques »²³ font partie des prémisses épistémologiques et anthropologiques de sa méthodologie historique.

²³ Introduction de R. Koselleck aux *Geschichtliche Grundbegriffe, Historisches Lexikon zur politisch-sozialen Sprache in Deutschland*, vol. 1, 1972, p. XIII. L'expression allemande est : « semantische Kämpfe ».